

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

TOME TROISIÈME.



ATHÈNES,

IMPRIMERIE DE LAZARE VILARAS ET B. LIOUMIS.

—0—

1854-1855.

TABLE

DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME

De la seconde année.

—0000—

Esquisses de la littérature Grecque moderne — A.	1
La Turquie jugée par un Allemand. — B.	20
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	25
Statistique littéraire. — P.	
De l'impopularité de la cause Grecque en occident. — R.	37
Variétés. — B.	57
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	61
Bulletin bibliographique. — P.	
Situation des partis en Grèce. — D.	69
Mouvement du commerce de la Grèce. — B.	95
Quinzaine politique du Spectateur. — B.	103
Programme de l'Université d'Athènes pour le semestre d'hiver 1854—1855. — P.	
Les Albanais. — P.	109
Un maître d'école à Athènes au XVII ^e siècle. — P.	128
Quinzaine politique du Spectateur. — B.	136
Installation des autorités universitaires. — P.	
Situation des partis en Grèce. — D.	145
Les avocats de la cause grecque en Europe. — P.	171
Notice sur les finances de la Grèce de 1833-1844 — B.	182
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	199
Imprimerie d'André Coroméla. — P.	

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 23. — (26 Aout.) 7 Sept. 1834.

Esquisses de la littérature Grecque moderne.

(Voir les Livraisons 9 et 11 du Spectateur).

—DUO—

Nous avons vu la Grèce, terrassée par la massue de fer de Mahomet II, n'accuser un dernier souffle de vie que par les faibles accents qui s'échappaient encore de ses lèvres défaillantes. La tempête avait brisé sa lyre éolienne; mais ses cordes frissonnaient toujours au vent de l'orage, comme pour prouver qu'elles n'avaient pas perdu toute leur élasticité, qu'elles n'attendaient que la main de la providence pour les rejoindre. Le flot du déluge avait englouti la Grèce entière; mais à peine quel;

De l'impopularité de la cause Grecque en Occident.—R.	209
Histoire de la Turquie par A. de Lamartine.— A.	224
Quinzaine politique du Spectateur. — P.	235
Le professeur Georges Gennadius. — P.	
La vérité commence à se faire jour.— B.	241
L'opinion grecque sur le système de Fallmerayer.	252
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	264
Bulletin bibliographique. — P.	
Esquisses de la littérature Grecque moderne. — A.	273
La Banque Nationale de Grèce. — S.	289
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	297
Bulletin bibliographique. — P.	
Banque Nationale de Grèce. — B.	
Esquisses de la littérature grecque moderne. — A.	309
Le Spectateur Militaire. — B.	326
La réforme telle qu'elle a été formulée par M. Boué — P.	333
Quinzaine politique du Spectateur — A.	337
Société Séricicole de la Grèce. — B.	
De l'impopularité de la cause grecque en Orient.—R.	341
L'islamisme dans ces rapports avec la civilisa- tion. — A. P.	360
Notice sur les Finances de la Grèce de 1833 à 1843. — B.	374
La politique de la Prusse dans la question d'Orient.—P.	384
La tolérance en Turquie. — B.	395
Quinzaine politique du Spectateur. — A.	396
Bulletin bibliographique. — A.	

FIN DE TABLE.

ques débris de l'existence nationale trouvaient-ils un abri pour s'y réfugier, qu'une littérature, portant l'empreinte des lieux et des temps, tantôt la fleur sauvage des rochers, tantôt la plante nourrie de suc étrangers, ne manquait pas de germer sur ce sol toujours généreux; c'est surtout l'arche de l'église qui, bien que flottant au gré de la tempête, emportait dans son sein la lampe à demi éteinte de la vie nationale. La littérature y trouva également un refuge, dès la première heure de la conquête.

Mais cette heure écoulée, le conquérant, dont l'énergie ne consistait qu'en son instinct de rapine, ayant fait autour de lui le désert et le vide, et n'ayant plus sur qui exercer ses fureurs, tomba dans l'inertie qui était sa véritable nature. Les flots de l'inondation s'affaissèrent sur eux-mêmes, et tandis que leur surface croupissait immobile, les éléments toujours actifs et toujours vivaces de la nationalité grecque se recherchaient, s'attiraient et se recomposaient, le terrain submergé s'élevait insensiblement, et plus d'une fois l'œil étonné voyait fleurir au-dessus de l'algue stérile une végétation plus saine et plus robuste, qui lui était étrangère, et qui avait ses racines dans le fond primitif et solide. L'empire turc a, pendant les 400 ans de son existence, été souvent gouverné par des administrateurs, par des hommes d'état distingués, mais ces hommes ne l'arrêtèrent pas sur la pente de sa décadence, parcequ'ils n'appartenaient pas au peuple conquérant, et n'étaient pas une preuve de la vigueur et de la productivité de sa sève. C'étaient au contraire des emprunts que l'impuissance des Turcs était forcée de faire au génie et à la capacité innée du peuple subjugué. Et ce n'est pas seulement en embrassant la foi de Mahomet que l'e-

slave acquerrait le droit de s'élever au dessus de son maître; il finit par devenir l'arbitre des destinées de l'empire sans renier son culte méprisé, en vertu de la loi naturelle que l'esprit domine la chair.

Depuis que les Turcs, forcés de sortir de leur isolement altier, durent nouer des relations avec les gouvernements de l'Europe, ou plutôt accorder, d'après leur manière de penser, une trêve aux ennemis du prophète, ils chargeaient un interprète de recevoir les suppliques de ces infidèles dont ils ne s'abaissaient pas jusqu'à apprendre la langue, et de leur signifier les ordres de la Sublime Porte. Ces hommes étaient communément pris dans les classes les plus abjectes, parmi les marchands ou courtiers juifs, qui étaient forcés par état de posséder les langues étrangères. Ce sont ces fonctions méprisées que brigua et obtint en 1630, Panaghiotakis Nicoussis, un grec de Constantinople, qui unissait à un esprit très-subtil, un vaste savoir puisé aux universités d'Italie. Il ne lui échappa pas que chez une nation qui, par une marche rétrograde, tombait de plus en plus dans la dépendance de ses voisins, et qui dans son arrogance barbare, n'avait pas la conscience de sa position, il était d'une importance majeure de s'emparer de tous les secrets de l'état, et de traiter immédiatement avec ceux qui devaient bientôt décider en maîtres du sort de la Turquie. C'est ainsi que le successeur du vil juif devint par sa rare sagacité, par la haute appréciation de sa position, et par son habileté dans le maniement des hommes et des affaires, l'unique dépositaire des relations diplomatiques de la Turquie, et ouvrit à la nation une voie par laquelle elle devait arriver plus facilement à l'accomplissement de ses destinées. Son influence personnelle sauva du

glaive des Turcs les Candiotes, qui, pour échapper au joug abrutissant des ennemis du Christianisme, avaient accepté les chaînes des Vénitiens et les avaient défendus comme on défend la liberté.

Panaghiotaki eut pour successeur Alexandre Mavrocordato, le fils d'un marchand d'étoffes de Chio, qui arriva à la fortune d'une manière inattendue. Le Prince régnant de Valachie, qui était dans ces temps encore un indigène, avait demandé en mariage la fille d'une des familles grecques les plus opulentes de Constantinople. La jeune princesse fut envoyée à son époux avec une pompe digne de son nouveau rang et de ses grandes richesses ; mais le prince, qui ne l'avait pas encore vue, fut désagréablement surpris de son extrême laideur, ne put se décider à l'épouser, et la congédia comblée d'honneurs qui ne satisfaisaient pas son amour propre blessé. Elle crut ne pouvoir mieux se venger des dédains du prince, qu'en épousant le marchand de draps, qui était très-bel homme, et, qui mieux est, un homme de grand sens, ainsi qu'il l'a prouvé, en employant l'immense fortune dont il était redevable à l'hyménée, à donner à son fils une éducation des plus distinguées.

Le jeune Alexandre, formé comme son prédécesseur aux universités d'Italie, acquit des connaissances profondes en littérature, dans les sciences exactes et en médecine. Car telle était la différence frappante entre les deux peuples, que le sort de la conquête avait réunis : tandis que celui qui regnait, confiant en la puissance de son sabre, qui échappait déjà à sa main, croupissait dans la plus crasse ignorance, le peuple qui servait, avide de savoir, s'appropriait cette force qui échappe à l'observation des

esprits les plus grossiers, et qui finit par l'emporter sur toutes les autres. De retour à Constantinople, Mavrocordato fut élu professeur de littérature et de philosophie au collège patriarcal, et composa en grec ancien plusieurs ouvrages de philosophie, d'histoire et de philologie, qui brillent par une profonde érudition, et par la pureté classique du style. Ses lettres, qui furent publiées à Constantinople, donnent la mesure de son goût cultivé et de l'élégance de son esprit ; mais celles que son éditeur a dû supprimer, et qui ne nous sont parvenues que dans des recueils manuscrits, contiennent la preuve de ses sentiments patriotiques, et de son aversion contre les oppresseurs de son pays. En sa qualité de grand Drogman, ou Interprète de la Porte, il prit une part très-active et très-importante aux négociations de Carlovitz, et en fut récompensé par le titre de Confident aux secrets de l'Empire, que tous les Interprètes ont conservé depuis cette époque.

Alexandre Mavrocordato fut remplacé au poste d'Interprète par son fils Nicolas, qui, non moins instruit et non moins distingué que son père, s'éleva plus haut que lui. Les Grecs s'étant une fois approchés de si près de l'ancre du lion, ne s'en arrêterent pas là, et gagnèrent chaque jour du terrain. Le Hospodar, ou prince tributaire de Valachie, étant tombé dans la disgrâce de son suzerain le Sultan, Mavrocordato réussit à en recueillir la succession ; et depuis ce moment, les deux principautés de Valachie et de Moldavie, devinrent l'apanage des Grecs, qui en jouirent jusqu'à l'insurrection de 1821, et eurent l'habileté de se l'attacher, en faisant insérer cette concession accidentelle dans les traités des grandes puissances, et en réussissant

d'en faire une partie intégrante du droit européen. Dépositaires d'une autorité presque souveraine et indépendante, possédant le droit de vie et de mort, donnant des lois et asseyant des impôts, ces Princes arrivaient dans les deux provinces, suivis d'une cour nombreuse, et ordinairement composée de ce que la Grèce possédait d'hommes plus capables et plus éclairés. Deux siècles s'étaient à peine écoulés depuis que les Grecs avaient dû se courber sous le plus dur esclavage, que déjà ils remontaient presque au niveau de leurs oppresseurs, en attendant qu'ils atteignissent la position que leur assurait leur supériorité morale. Rien ne pouvait être plus instructif pour l'observateur de la marche des nations, que de voir d'un côté les Musulmans répandant la désolation et étendant les ténèbres de la barbarie sur les vastes contrées, autrefois bénies par le ciel, les plus riches, les plus prospères et les plus civilisées de l'univers, et de l'autre, quelques Grecs, qui avaient à peine réussi à alléger un peu le poids de leurs chaînes, semant à pleines mains tous les bienfaits de l'ordre et de la civilisation dans des pays sur lesquels l'aurore ne s'était pas encore levée. Ils y donnèrent des lois extraites de celles qui avaient régi Byzance aux jours de sa grandeur, ils réglèrent l'administration, ils développèrent l'agriculture et ouvrirent les voies du commerce, ils relevèrent la condition du peuple, et ils y répandirent l'instruction, ayant été les premiers inventeurs des lettres pour écrire la langue du pays, composée de slavon et d'un latin corrompu, et à la doter d'une grammaire. Tandis que sous l'influence des Turcs, Byzance devenait un amas de masses barbare et infect, sous celle des Grecs, Buccharest et Yassi pouvaient rivaliser sans désavantage avec plus d'une

ville Européenne. Des imprimeries, des écoles de tout degré y repandaient les lumières, qui se réfléchissaient sur toute la Grèce, et un théâtre y formait le goût aux chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et y encourageait les premiers essais de renaissance du drame grec. Les cours de ces princes, images réduites de celles des Empereurs chrétiens de Byzance, étaient le rendez-vous de Grecs et d'étrangers de mérite, de professeurs en renom, d'auteurs dont l'émulation était stimulée par des distinctions de tout genre.

Ces Grecs, qui avaient presque réussi à se forger un sceptre de leurs chaînes, prenaient le nom de Phanariotes, du quartier qu'ils partageaient à Constantinople avec le Patriarche et le haut clergé. Recrutés dans toutes les parties de la Grèce, parmi ceux qui se distinguaient par des talents et des connaissances supérieurs, ils formaient une aristocratie de mérite, nullement exclusive, qui cependant devenait le plus souvent héréditaire par les richesses qu'ils acquerraient dans leurs fonctions élevées, et par l'usage qu'ils en faisaient pour l'éducation de leurs enfants. C'était assez pour jeter sur ces hommes, à l'approche d'une révolution toute démocratique, une impopularité qu'ils ont souvent méritée par leurs rivalités politiques, et par leur ardeur à se disputer les premiers anneaux de la chaîne commune. Cependant ces hommes étaient devenus une puissance intermédiaire entre la nation des oppresseurs et celle des opprimés, un bouclier qui couvrait ceux-ci, et recevait souvent les coups qui leur étaient destinés. Voyant la tyrannie de plus près, ils la haïssaient plus profondément, et disposant de plus de moyens d'action, ils s'en servaient pour en préparer de loin

la chute; plus éclairés enfin que le commun de leurs compatriotes, ils savaient mieux distinguer les voies qui devaient mener à ce grand résultat, et mettaient en première ligne l'instruction, dont ils faisaient un si grand cas, que leurs riches bibliothèques contenaient ensemble, d'après l'estimation des hommes qui étaient le mieux en position de les connaître, plus de cinq cent mille volumes des livres les plus choisis. Tous ces trésors ont été détruits en 1821 par les descendants d'Ali. Ce sont les efforts de ces Phanariotes unis à ceux du clergé, des primats les plus éclairés des différentes provinces, et de quelques riches négocians, animés du patriotisme le plus pur, qui secondèrent l'amour toujours ardent des Grecs pour l'instruction, et qui firent établir ou soutenir des écoles largement organisées à Constantinople, à Jannina, à Metzovo, à Cosane en Epire; à Salonique, à Adrinople, au Mont-Athos, en Macédoine; à Triccala, à Tyrnovo, à Ampelakia, à Larisse en Thessalie; à Patmos, à Chios, à Corfou dans les îles; à Smyrne, à Cydonie en Ionie; à Dimitzana, à Vytina, dans le Péloponnèse, et en diverses autres parties de la Grèce. Ces établissements ont produit, pendant les siècles d'esclavage, une foule de jeunes savants, qui plus tard, pelerins de l'instruction, parcouraient les universités de l'Europe pour y compléter leurs connaissances, et revenaient dans leur pays continuer l'œuvre de son initiation à la civilisation moderne, et transmettre de génération en génération, tant par leur enseignement que par leurs ouvrages, le flambeau des lumières, qui ne s'y est jamais complètement éteint.

Courbés sous la tyrannie triomphante, sans trouver en eux-mêmes la force de s'y soustraire, sans trouver dans

les autres des cœurs qui les plaignissent, des mains qui s'offrissent pour les secourir, les Grecs devaient détourner les yeux de cette terre d'esclavage et d'égoïsme, et d'un présent qui ne leur offrait que son calice d'opprobre et de larmes, pour les reporter vers un passé de gloire, et vers le ciel, où toute souffrance trouve une consolation. La littérature de cette époque, jusqu'à la fin du 17^e siècle, est empreinte de ce double caractère, et presque tous les écrits des savans dont nous avons parlé, concernent l'Église ou la littérature ancienne.

Nous avons déjà nommé *Maxime Margounius*, évêque de Cythère, aussi profond théologien que savant philologue, éditeur judicieux de textes anciens, et correspondant des plus fameux érudits de l'Allemagne dans le 16^e siècle. *Cyrille Lucar* de Crète, qui fut six fois Patriarche, avait perfectionné ses premières études dans les hautes écoles de l'Italie, et plus tard de la Belgique et de la Grande-Bretagne. Doué d'une vaste intelligence, ardent controversiste, et ennemi fougueux du Catholicisme, auquel il empêcha les protestants de Lithuanie de se rallier, il fut en butte à la haine et aux calomnies d'un parti alors puissant à Constantinople, qui l'accusa, auprès des Grecs, de favoriser le Protestantisme, auprès des Turcs, d'être en correspondance avec les Francs de l'Allemagne et de l'Angleterre; il lui attribua même un ouvrage où les préceptes de Calvin étaient chaudement défendus. Il fut le premier qui fit veair une imprimerie grecque à Constantinople pour y publier ses ouvrages, et eut le courage d'en faire sortir un de ses presses contre la foi de Mahomet. Cette pieuse bravade fit supprimer son imprimerie, et fut la cause de la perte d'un grand nombre de traités ecclésiasti-

ques, et surtout de livres de polémique dogmatique et de prédication, qui ne trouvaient pas grâce devant la censure de Venise, la seule ville qui possédât alors des moyens abondans pour l'impression d'ouvrages grecs.

Parmi ces écrivains ecclésiastiques, Elie Méniatis acquit un grand renom vers la fin du 17^e siècle. Natif de Céphalonie, il avait fait d'excellentes études à Venise, et fut distingué par les hommes les plus influents de cette ville; le Prince Cantémir de Valachie apprécia même son mérite au point de le charger auprès de l'Empereur d'Autriche d'une mission diplomatique, dont il s'acquitta à son honneur. Cependant, plein d'un zèle ardent pour l'église, il consacra presque exclusivement sa vie au service de celle-ci, et surtout à prêcher la parole du Seigneur à Venise, à Corfou, à Bucharest, à Constantinople et à Nauplie, où l'appela l'estime du Gouverneur Vénitien du Péloponnèse. Ses sermons, écrits dans l'idiôme vulgaire, qui jusqu'alors manquait encore d'élégance et d'élasticité, se font remarquer par une éloquence naturelle et simple, par la vivacité de l'imagination, par la chaleur des convictions chrétiennes et par l'élévation des vues qui les inspirent. Un extrait d'une de ses péroraisons suffira pour faire juger de la manière de cet orateur ecclésiastique, et des sentiments qui remplissaient son cœur, et par lesquels il savait trouver le chemin de celui de ses auditeurs.

« Et maintenant, dit-il, me prosternant à tes pieds, je te supplie, ô vierge immaculée, d'accorder ta protection et ton assistance invincible aux armées chrétiennes (*), afin

(*) Celles des vénitiens, dans les rangs des quels combattoient aussi des Grecs.

qu'elles mettent en fuite et qu'elles exterminent les tyrans. Jusqu'à quand, sainte mère de Dieu, le malheureux peuple des Hellènes gémit-il sous le joug d'un affreux esclavage? Jusqu'à quand le barbare de Thrace courbera-t-il sous son pied cette noble race, et le croissant dominera-t-il sur ces contrées où le soleil mystique de la justice s'est levé de ton sein béni, pour inonder toute la terre de ses rayons? Daigne te rappeler que c'est la Grèce qui avant toute autre partie du monde, fut éclairée de la lumière vivifiante de la vraie foi. C'est le peuple des Grecs qui le premier accueillit l'évangile de ton fils unique, qui le premier subit mille tortures plutôt que de laisser arracher de son cœur fidèle ton nom vénéré. C'est de ses rangs que sortirent les grands précepteurs dont la parole dissipa les ténèbres, et inocula la vérité dans les âmes; les pieux pasteurs qui à l'aide de la charrue céleste, et à la sueur de leur front ont fait germer dans les cœurs la semence évangélique, et moissonné les âmes pour le dépôt de l'immortalité. C'est le sang de ses martyrs qui teignit la pourpre de l'église. Nous te conjurons donc, bienheureuse Marie, par la salutation angélique qui fut le présage de notre salut, par l'annonciation miraculeuse, qui a annoncé la plus grande joie à la terre, restitue notre peuple à son ancienne splendeur, relève-le de la fange de la servitude, replace le sur le trône royal dont il fut précipité, change ses chaînes contre un sceptre, son joug contre une couronne! Et si ces clameurs que nous élevons jusqu'à toi ne suffisent pas pour te fléchir, vois couler nos larmes! Et si même nos pleurs ne trouvent pas grâce devant toi, entends les prières et l'intercession des saints qui s'élèvent de toutes les parties de la Grèce. André t'implore

de Crète, Ignace l'appelle d'Antioche, Denys élève sa voix d'Athènes, Polycarpe l'invogue de Smyrne, Catherine te sollicite d'Alexandrie, Chrysostôme s'épanche en prières de la ville des Empereurs. Tous les saints te supplient de jeter les yeux sur la tyrannie ottomane, et espèrent de ton intarissable miséricorde la délivrance de la nation grecque ! »

Cette éloquente invocation peut en même temps servir à montrer quel a été le rêve éternel de tous les Grecs, quel était le vœu ardent qui remplissait leur cœur depuis le berceau jusqu'à la tombe, qui s'en exhalait comme l'encens aux pieds des autels. Ce fragment est même antérieur à Méniatis qui l'a imité, et même en partie copié sur un chapitre de la rhétorique de son maître Scouffo de Candie, un écrivain du milieu du 17^e siècle.

Le contemporain de Méniatis, Mélétius de Jannina, évêque métropolitain d'Athènes, a aussi complété ses études aux universités d'Italie. Outre des sermons très-estimés, une astronomie, et un grand nombre d'ouvrages de théologie, de littérature, de philosophie, et même de médecine qui n'ont jamais vu le jour, on a de lui une histoire ecclésiastique en quatre volumes, écrite en grec ancien. On n'en connaissait jusque tout dernièrement qu'une assez mauvaise traduction en grec moderne, faite et publiée vers la fin du dernier siècle par Polyzoï Lampaitzioti. Il n'y a que deux ans que le manuscrit original fut retrouvé, et il est en voie de publication à Constantinople. Un autre de ses ouvrages a acquis non moins de réputation. Nouveau Pausanias, le savant prélat parcourut toutes les parties de la Grèce asservie, et en publia, en quatre volumes et en grec moderne, une géographie comparée, le

premier essai d'une archéologie géographique de la Grèce. On peut concevoir quelles étaient les impressions que la lecture d'un tel livre devait produire sur le peuple grec, qui y voyait sa splendeur passée mise en regard de sa misère actuelle, les cités que la foi avait autrefois marquées de son sceau, remplacées par d'ignobles mesures, ou à jamais effacées du sol, et qui des effets s'élevant aux causes, ne pouvait que sentir accroître sa haine contre la tyrannie, son ardeur pour la liberté. Cet ouvrage acquit une réputation européenne, comme étant le seul qui donne des notions exactes et dignes de foi sur l'état de la Grèce dans le 17^e siècle.

L'ardeur avec laquelle la jeunesse grecque affluait aux universités de l'Europe, pour y puiser les connaissances que sa malheureuse patrie ne pouvait plus lui procurer, l'extension que l'instruction recevait en Grèce même, sous l'égide des classes les plus influentes de la nation, et les encouragements de toute nature que les Hospodars, le haut clergé et les riches commerçants prodiguaient aux savants, n'ont pas été sans fruit pour la littérature. Le 18^e siècle l'emporte considérablement sur celui qui le précède, tant par le nombre que par la valeur intrinsèque de ses produits littéraires. Les auteurs ecclésiastiques y tiennent toujours la première place. Dans un catalogue de tous les ouvrages grecs qui ont paru depuis la prise de Constantinople, et rédigé par M. Papadopoulos Vréto, on énumère 232 ouvrages ecclésiastiques publiés dans le 18^e siècle. Mais [plusieurs de leurs auteurs, et les plus distingués parmi eux, font en même temps preuve d'une étendue et d'une variété immenses de connaissances, par le grand nombre de leurs ouvrages sur des sujets étrangers à l'é-

glise. Sans nous arrêter aux prédicateurs estimés, *Mavrocidés* et *Cornélius*, au savant Patriarche *Chrysanthe*, qui a écrit une foule de traités de piété, de morale chrétienne et d'histoire ecclésiastique, et à un grand nombre d'auteurs sacrés moins remarquables, nous nous bornerons à parler de deux prélats distingués, qui, dans le cours de ce siècle, ont également honoré la littérature et l'église de la Grèce. Tous les deux natifs de Corfou et presque contemporains, ont marché d'un pas égal dans la vie. Ils firent leurs premières études en Grèce, les complétèrent en Italie, embrassèrent l'état ecclésiastique, et allèrent finir leur carrière en Russie, où l'impératrice Catherine les combla d'honneurs.

De *Nicéphore Théotokis*, nous possédons trois volumes de sermons, plus précieux pour la piété qu'ils respirent, pour la manière édifiante dont ils appliquent les grands préceptes de l'évangile à tous les besoins et à toutes les circonstances de la vie, que remarquables par la recherche ou la pureté du style, et par le mérite oratoire. Outre un grand nombre d'ouvrages de controverse dogmatique et de commentaires sur les écritures saintes, le savant évêque qui était un profond mathématicien, et qui sentait tout l'avantage que la Grèce retirerait d'une tendance plus scientifique dans son enseignement, publia aussi une géographie, un cours de mathématiques en 3 volumes, et un cours de physique en 2 volumes, livres qui n'ont pas perdu de leur utilité, même après que la Grèce eût été enrichie, pendant les derniers temps, d'un nombre considérable d'ouvrages sur les mêmes sujets.

Eugène Bulgaris, plus âgé de vingt ans, était un prédicateur éloquent, un professeur savant et infatigable, un

auteur plein d'érudition et de goût, et un philosophe profond ; sa souple intelligence avait touché avec un succès égal à toutes les branches du savoir humain. Ses ouvrages en tout genre, peuvent être considérés comme l'expression extrême de l'activité littéraire et du développement intellectuel de la Grèce pendant le 18^e siècle. Il dirigea tour à tour les écoles de Jannina, de Cozanes, du Mont-Athos et de Constantinople, et y opéra une révolution importante dans l'enseignement, en y introduisant la goût et l'exercice des études les plus sévères. Jusqu'à lui, la plus part des instituteurs grecs, élèves et continuateurs des grammairiens byzantins, voyaient dans la grammaire la science suprême, le foyer de toutes les connaissances humaines, et par une aberration extraordinaire dans l'appréciation des limites de chaque science, ils eussent cru commettre une impiété, en traitant les questions de philosophie, et même celles des sciences positives, autrement que sous les auspices des théories grammaticales, et en forme de digression et d'exemples qui souvent prenaient des dimensions monstrueuses de traités spéciaux. Eugène, bien que ne le cédant à aucun de ses contemporains quant aux connaissances des subtilités philologiques, dans le domaine desquelles on lui doit une traduction des commentaires des Bordelais au IV^e livre de Gazés, sut cependant s'affranchir de cette absurde routine, et son esprit lucide distingua aisément les bornes de la théorie du discours de celles des sciences, auxquelles il donna tout le développement nécessaire dans son enseignement aussi bien que dans ses écrits.

Eugène resta fidèle à sa vocation ecclésiastique par conviction autant que par nécessité. Afin d'agir sans crainte et avec succès sur les masses auxquelles il voulait dispen-

ser les bienfaits de l'enseignement, il aimait à emprunter la garantie et la voix de l'église, qui ne donnait pas d'ombre aux Mahométans, qui était écoutée avec confiance par les Grecs. Diacre à Jannina, moine au Mont-Athos, prêtre en Russie, et plus tard promu à l'évêché de Chersonne, qu'il céda à son ami Théotoki pour se livrer à S^t Petersburg tout entier à ses études, Bulgaris défendit en tout temps avec un grand zèle les vérités de l'église, tant contre les attaques des communions rivales, que contre l'indifférentisme, ce fruit de l'abus des préceptes philosophiques du 17^e siècle, qui agit comme un dissolvant sur les sociétés modernes. Il publia à cet effet les ouvrages jusque là inédits de deux savants ecclésiastiques de la fin du 15^e siècle, de Bryennius et de Théodoret, dont le dernier consacra sa plume à repousser les attaques des détracteurs de l'église grecque; il traduisit du latin l'ouvrage sur la procession du S^t Esprit, par Adam Zærnicabius, un théologue prussien converti à l'église grecque, ainsi que trois autres traités qu'il publia sous le titre de *fil bien tordu* (*), l'un sur la divinité du christianisme, par Ioam Jenyus, l'autre sur l'autorité des évangélistes, par Deansobre, et le troisième sur la généalogie de J. C. par Camlet. Sous le titre d'*Entretien pieux*, il écrivit de savants commentaires philologiques et archéologiques aux deux testaments, et plusieurs autres traités de même nature. Mais son esprit juste et clairvoyant, sachant concilier l'autorité avec la liberté, comprenait que la vraie piété n'exclue pas la tolérance. Afin de renforcer ce principe salutaire

(*) D'après ce passage de l'Ecclésiaste (IV, 2) : Le fil bien tordu ne se rompra pas.

chez ses compatriotes, le théologien profond, le chrétien dévoué, ne craignit pas d'emprunter la plume spirituelle du plus grand esprit fort du siècle, et traduisit le *Traité de Voltaire sur les dissidents de Pologne*.

La Philosophie à laquelle Eugène consacra les plus puissantes facultés de son âme, était le reflet de ses principes religieux. Fortement convaincu des vérités du Christianisme, mais convaincu aussi que la vérité est une, il répudia et combattit constamment tout principe qui était hostile à la religion, ou qui ne l'admettait qu'avec certaines restrictions mentales, avec des accommodements qui répugnaient également à sa sincérité d'homme, à sa foi de chrétien, et à ses convictions de philosophe. Repoussant également les systèmes fatalistes de Spinoza et de Hobbes, il est dans ses écrits essentiellement éclectique, prenant dans les anciens et dans les modernes tout ce qui lui paraît constituer un système qui se concilie le mieux avec les grandes vérités acquises par la révélation à la faiblesse de l'entendement humain, et mises hors de l'atteinte de toute discussion. C'est conséquent à ces principes qu'il traduisit la logique de Grabesend et la métaphysique de Genuensius, deux philosophes eclectiques; c'est aussi ce même esprit qui préside à ses propres compositions philosophiques, la Logique et la Métaphysique, écrites en grec ancien, ainsi qu'un traité fort remarquable sur la crainte de la mort.

Ses ouvrages sur les sciences exactes ne sont pas moins recommandables. Après avoir traduit le cours de Mathématiques de Tacuetius, il écrivit lui-même des éléments de cette science, et sous le titre de *Récréations philosophiques*, il publia un cours de physique où il expose de la

manière la plus méthodique, tous les progrès que la science avait faits jusqu'à son époque, sans exclure souvent les théories les plus abstraites vers lesquelles l'entraînait la nature spéculative de son esprit. Il a aussi composé une astronomie d'après Tycho-Brahé; mais il y laisse planer le doute sur tous les axiômes qui paraissent ne pas répondre exactement aux témoignages de l'ancien testament.

Dans le domaine des belles-lettres, cet homme universel signale son étonnante activité par la traduction d'une archéologie homérique et d'une archéologie de Corfou, écrites en latin par le Vénitien Quirini. Mais ce qui le met hors de ligne comme helléniste et littérateur, c'est sa traduction en vers homériques de l'Énéide et des Géorgiques de Virgile. C'est Catherine qui, ayant jugé ses forces, exigea de lui ce travail monumental. Il s'en acquitta d'une manière qui dénote en lui une immense familiarité avec le langage homérique, et une vive conception de l'esprit et des beautés du poète latin. Par un effort gigantesque il rendit au Parnasse grec se chef-d'œuvre qui paraît lui appartenir et n'avoir que fortuitement été produit sur les bords du Tibre; et si son style manque parfois de cette élasticité et de cette aisance qui fait le plus grand charme de la poésie homérique, c'est qu'il avait à lutter corps à corps avec le plus grand écrivain de l'antiquité romaine, embarrassé de l'armure du géant de l'antiquité grecque.

Jusqu'à Bulgaris, les Grecs, fidèles à leurs traditions, exagéraient leur juste admiration pour leurs ancêtres, au point de croire qu'il n'y avait rien au delà de l'antiquité hellénique, que tous les progrès que les modernes avaient fait

faire aux sciences, n'étaient que des innovations oiseuses et qu'il était inutile, souvent même dangereux, de se livrer à leur étude. Eugène opposa toute l'autorité de son bon sens à cette prévention funeste; et tandis qu'il disputait avec Néophyte Causocalybite, grammairien distingué, professeur au gymnase de Jannina, et plus tard son ami intime, sur l'étendue et la compétence de la grammaire, il écrivait des réfutations contre un autre savant de Jannina, Balanos Vassilopoulos, qui, adorateur obstiné du passé, traitait l'algèbre avec un mépris souverain, croyait fermement qu'Euclide avait dit le dernier mot des mathématiques, et envoyait à toutes les académies de l'Europe, une solution qu'il croyait avoir trouvée par la géométrie élémentaire, du problème de trouver deux moyennes proportionnelles entre deux lignes de longueur inégale. Bulgaris, champion des idées modernes et d'un sage progrès dans les écoles de la Grèce, se livrait avec zèle à ces débats scientifiques qui rappelaient les disputes des écoles de l'ancienne Grèce, et qui en étaient le dernier reflet. Toute la partie instruite de la nation y prenait une part très-vive, et s'occupait de ces questions d'un ordre élevé, tandis que ses oppresseurs restaient plongés dans la plus crasse ignorance, et dans la plus brutale apathie sur tout ce qui concernait la culture et les progrès de l'esprit humain.

A.

La Turquie jugée par un Allemand.

—o—

La décadence de la Turquie et les progrès de la Russie au détriment de cette Puissance, applaudis d'abord par tous les amis de la civilisation, finirent par inspirer des craintes aux hommes politiques, et firent naître, déjà vers la fin du siècle passé, l'idée que l'intégrité de l'Empire Ottoman était nécessaire.

Ce principe, adopté par toutes les puissances chrétiennes, avait un double but. Mettre un terme aux envahissemens éventuels de la Russie, et maintenir l'équilibre Européen. En 1833, la Russie envoya une armée dans le Bosphore pour garantir la Turquie contre les attaques du vice-roi d'Egypte; en 1840, elle s'unit dans le même but à l'Angleterre, à l'Autriche et à la Prusse. Alors la France, cherchant à ressusciter la nationalité Arabe-musulmane au détriment de l'Islamisme turc, se trouva dans l'isolement où l'on met aujourd'hui la Russie, accusée de vouloir relever l'orthodoxie chrétienne de la Turquie au détriment de l'élément musulman.

En 1833 et en 1840, il s'agissait de sauver l'équilibre Européen.

En 1854, il s'agit de mettre un terme à l'agrandissement de la Russie.

Alors, comme aujourd'hui, on mettait en avant l'intégrité de l'Empire Ottoman.

L'idée de l'intégrité, comme nous l'avons dit, n'est pas

née d'hier. Mais autrefois on n'entendait que l'intégrité territoriale, et en Occident on ne demandait pas mieux que de voir les chrétiens succéder aux Turcs, à la seule condition que la Russie n'exercerait pas une influence prépondérante et exclusive. Pendant la lutte de sept ans que les Grecs révoltés ont eu à soutenir contre toutes les forces de l'Empire Ottoman, on n'a pas songé, en Occident, à demander quel était le rite professé par les insurgés. On n'y a vu que des Chrétiens, et, catholiques et protestans, conservateurs et libéraux, princes et poètes, prélats et publicistes, tous à l'envi ont encouragé cette lutte inégale contre l'ennemi commun, contre l'infidèle.

Il n'en est pas ainsi aujourd'hui. La question a changé de face. Naguères encore on ne tenait qu'à l'intégrité du territoire; aujourd'hui, une grande partie de l'Occident au moins, tient surtout à l'intégrité de l'Islamisme, envers et contre tous, sans s'inquiéter de douze millions de chrétiens opprimés. Dieu sait par quelle suite de raisonnemens on en est venu là; ce qui est malheureusement vrai, c'est que l'Islamisme trouve aujourd'hui de nombreux défenseurs, des admirateurs, oserions nous dire, dans la chrétienté. A côté du langage officiel qui laisse entrevoir cette tendance, il y a la presse qui ne dissimule pas ses sympathies, et plusieurs de ses organes se font même les avocats de l'Islamisme contre le Christianisme.

Dans cette étrange confusion d'idées, dans cet effroyable pêle-mêle qui va à rebours de tous les faits, de toutes les notions de morale et d'histoire, nous avons à plusieurs reprises élevé notre faible voix, nous avons, par des raisonnemens et des faits, tâché de démontrer l'erreur profonde où se trouvent ceux qui croient possible la ré-

génération de l'élément turc. Un article, intitulé l'Avenir de la Turquie, écrit par le principal correspondant de la Gazette Universelle d'Augsbourg (n° 215), à Constantinople, contient les passages suivans, que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, pour démontrer combien étaient exactes nos vues sur les Turcs et sur la Turquie.

« L'existence de l'Empire Ottoman est un contre-sens, » en ce qu'il renferme des contradictions indissolubles, et » qui rendent impossible tout développement organique. » La Turquie n'est soutenue que du dehors, car ses fonctions intérieures se paralysent de plus en plus depuis » que son organe principal lui a manqué. Cet organe principal, c'est le pouvoir que l'élément turc exerce par » la force des armes sur les races conquises. Nous ne » reconnaissons pas un peuple dans les Turcs. C'est une » soldatesque composée d'une multitude d'élémens divers, comme l'armée de Wallenstein. Celle-ci n'était » contenue que par son général et le réglemeut, ceux-là » ne sont soumis qu'au Padischah et au Coran. » Les Turcs n'ont ni langue commune, ni patrie. Ils » sont campés, ils n'ont pas de demeure fixe. Ils n'ont ni » famille ni commune. Jadis ils se recrutaient en grande » partie d'élémens étrangers, ils faisaient des conversions » forcées, ils enlevaient ou achetaient de jeunes esclaves. » Depuis que cela a cessé, la population turque diminue » considérablement. Du moment où le Souverain a cessé » d'être le général de son armée, où ces deux qualités » n'ont plus été réunies dans la même personne, a commencé la décadence du pouvoir turc. Le relâchement » de la discipline, c. a. d. l'oubli du Coran, devait mar-

» quer la chute de l'empire turc; car une armée sans » discipline, n'est pas une puissance. La Bible commande de de prier et de travailler, le Coran ordonne de » combattre et de prier. Le combat est chez les Turcs » ce qu'est le travail chez les chrétiens. Les Turcs ne » produisent pas, ils pillent. Ils ont dû nécessairement » s'appauvrir du moment où ils ont cessé de com- » battre.

» La cessation des conquêtes rendit nécessaire au plus » haut degré le pillage des peuples définitivement asservis. Du moment où ceux-ci ne produiront plus assez pour leurs maîtres, ou qu'ils ne voudront plus se » laisser piller, ou que des puissances étrangères ne voudront plus souffrir un pareil état de choses, l'existence » du pouvoir turc sera une impossibilité.

» Ceci est justement la contradiction indissoluble que » renferme le pouvoir turc. On a cru les Turcs tolérans » parce qu'ils ont laissé aux peuples soumis leur religion. Quelle erreur! C'est précisément la religion qui » rendait les peuples esclaves, et les Turcs vivent du travail des esclaves. Par conséquent il était contraire aux » intérêts des Osmanlis de recruter à l'Islamisme, par » des conversions, plus de forces que celles qui étaient » nécessaires pour le maintien de leur pouvoir.

» Là où les infidèles ont peu à peu succombé, se sont » convertis, ou ont émigré, comme en Syrie, ces contrées » se dépeuplent et s'appauvrissent à grands pas.

» L'élément turc n'est dorénavant viable qu'à deux conditions. C'est d'abord de lui donner comme esclaves » de nouveaux peuples qui travailleront pour lui, et » qu'on se chargera de maintenir dans l'obéissance, car

» les Turcs eux-mêmes ne peuvent plus le faire. Ou bien
 » si on ne veut pas, ou si on ne peut pas faire cela, il ne
 » reste qu'un seul moyen, c'est d'abolir la polygamie, ou
 » plutôt de placer la femme turque dans la même condi-
 » tion où la femme est placée chez nous, et d'y créer
 » ainsi la famille, la commune, le foyer, la patrie : de
 » cette manière on aura aussi mis un terme à la mortalité
 » hors de proportion du peuple ; mais qu'on oblige en
 » même tems les Turcs à travailler, car la vie sociale
 » moderne et le développement des États et des peuples,
 » repose sur le travail, le travail libre et pour propre
 » compte du travailleur.

» Dans le premier cas, l'élément turc restera ce qu'il
 » est, une armée campée en Asie et en Europe ; dans le
 » second cas, les Turcs seront transformés en peuple, ce
 » qu'ils ne sont pas actuellement. On ne veut pas du pre-
 » mier de ces moyens ; le second est impossible. Il fau-
 » drait en tout cas y employer un travail consécutif de
 » plusieurs siècles. Mais l'histoire n'attend pas, elle pose
 » des exigences sans condition, et met à néant ceux qui
 » ne peuvent pas y satisfaire.

» La suite de tout essai d'établir l'égalité entre les
 » rayas et les Turcs, sera de mettre les premiers à la
 » place des rayas ; car les forces morales que possèdent
 » les chrétiens manquent aux Turcs, et par conséquent
 » il est facile de prévoir le résultat final du nouvel état de
 » choses, quand on aura détruit la force physique, l'arbi-
 » traire, et le droit du maître.

« Il est clair que les Turcs ne voudront jamais se ré-
 » signer à un pareil changement de rôles ; il y aura né-
 » cessairement des conflits et une situation tendue qui né-

» cessitera une intervention continuelle des Puissances
 » protectrices des chrétiens. »

Ces paroles, écrites par un Européen qui a vu et étudié
 la Turquie, viennent à l'appui de tout ce que nous avons
 écrit dans ce recueil sur cette matière. Nous n'avons rien
 à y ajouter. Puissent ces vérités, exprimées par des pu-
 blicistes désintéressés, éclairer l'opinion publique et les
 puissans de la terre !

B.

Quinzaine politique du Spectateur.

—0000—

La diplomatie a tous les honneurs de cette quinzaine.
 Les curieux documents qui ont été publiés par tous les
 organes de la presse, la réponse de la Russie à la de-
 mande d'évacuation des provinces danubiennes, la réplique
 des cabinets français et anglais à cette réponse, ainsi que
 l'accession complète de l'Autriche aux conditions con-
 tenues dans ces répliques, occupent exclusivement tous
 les esprits.

La Russie prétendait ne se retirer des provinces que
 si on lui garantissait la suspension immédiate des hostilités.
 Il lui paraissait peu juste qu'on exigeât d'elle de dégar-
 nir une partie de sa ligne, et la seule où il lui soit pos-
 sible de prendre l'offensive, lorsqu'on ne s'interdit pas
 en même temps à soi-même de s'y établir et de l'attaquer
 de là. Elle refusait de se lier les mains sur le Danube si
 les forces de ses adversaires, devenues disponibles par son

attitude, devaient envahir d'autres points de son territoire. Elle déclarait enfin qu'elle ne voulait pas se laisser réduire à la nécessité de se soumettre aux conditions inacceptables qu'on pourrait lui vouloir imposer.

La réplique de M. Drouin de Lhuys avec laquelle celle de lord Clarendon est presque identique, fait au contraire sentir sans équivoque, que l'alliance n'accepte paix ni trêve à moins que la Russie ne se retire immédiatement des provinces, en renonçant à leur protectorat, qu'elle ne rende le bas-Danube à la liberté de la navigation, qu'elle ne s'immole dans la mer Noire, en permettant la destruction de ses forts et la réduction de sa flotte, qu'elle ne renonce à toute protection exclusive de ses coréligionnaires en Turquie, et qu'elle ne consente à la révision du traité de Baltaliman, et des autres stipulations avantageuses que les succès de ses armes lui avaient valus avec la Turquie. C'est à dire que les puissances occidentales et l'Autriche avec elles, insistent sur les conditions que la Russie avait qualifiées d'inacceptables, et que son honneur lui défendra d'accepter, avant d'y avoir été forcée par des défaites. On ne peut espérer que, sans avoir été vaincue, elle consente à passer sous les fourches caudines. Elle vient en effet d'évacuer les provinces, mais la lettre du comte de Nesselrode ne permet pas de s'exagérer l'importance de ce mouvement. La Russie veut le représenter comme un compliment à l'Autriche, qui ne s'y montre nullement sensible ; mais c'est en effet une retraite, à laquelle la force la nécessité de couvrir avant tout la Crimée. En aucun cas ce n'est pas une des concessions comme l'alliance les entend, et qui serait suivie par les autres. Au contraire, de part et d'autre on est moins que jamais près de s'entendre et

sur ce point on ne se fait pas illusion à Paris et à Londres. Des intérêts majeurs sont en conflit, et la ténacité avec laquelle on les défend, laisse fort peu espérer un prompt accommodement. L'Europe épouvantée de ce duel immense, se demande quel en est le but, quelle en sera la fin, et par quels avantages la société achètera un jour les angoisses qu'elle a ressenties, et les dangers qu'elle a courus. Ce n'est sans doute pas par un caprice belliqueux, ce n'est pas pour la satisfaction d'une passion haineuse, que les deux grandes puissances se sont armées contre la troisième, et semblent avoir juré de ne déposer les armes, qu'après avoir consommé sa perte, ou au moins son abaissement. L'Europe, comme ces anciens Argonautes, ou comme ces chevaliers avides d'aventures, ne se coalise pas pour aller au fond de la Colchide s'emparer de la toison d'or, ou pour subjuguier tout pays que peut atteindre sa lance. Les peuples civilisés proclament n'avoir aujourd'hui recours au terrible fléau de l'humanité, que pour atteindre un but beaucoup plus juste, plus moral et plus élevé. Dans le cas présent, ce but, prétend-on, est la paix du monde et l'équilibre des forces qui la garantit. L'Europe veut savourer en repos les fruits de la civilisation, et continuer l'œuvre de son progrès. C'est son principal besoin, et c'est son droit acquis par de longs labeurs et par les plus sublimes efforts de l'esprit humain. Les gouvernemens ont le devoir de veiller à la conservation de ce bien, et d'écartier tout obstacle qui peut en rendre la jouissance précaire. De cette nature a pu lui paraître la position de la Russie vis-à-vis de sa voisine; l'une, toute puissante, voyant ses forces gigantesques grandir encore tous les jours, en vertu de la loi commune qui est que

tout ce qui vit se développe et progresse, l'autre, débile et dépérissant par cette autre loi fatale, que tout ce qui meurt, doit rétrograder et faiblir.

Si la Russie venait à s'incorporer l'empire des Turcs, la balance européenne pencherait tout d'un côté, et le monde serait menacé des plus grands bouleversements. Il est vrai qu'il n'y a aucun motif d'entretenir cette crainte pour le présent, vis-à-vis des déclarations si franches et si positives d'un Souverain, dont nul n'a le droit de mettre la parole en doute. Mais aussi longtems que le danger existe, qui peut répondre de l'avenir, et comment la politique de l'Empereur actuel peut-elle engager celle de ses successeurs? Du reste, sans parler de conquêtes, la grande disproportion des forces entre les deux Etats voisins, établit une influence tellement préponderante en faveur de la Russie, que les autres puissances en peuvent facilement prendre ombrage, et il n'y aurait rien de plus naturel que leur désir d'empêcher la Russie d'exercer sa domination sur un pays aussi vaste et aussi important que la Turquie, soit par les armes, soit par son immense poids politique. Mais afin de parer à ce danger, pour le présent aussi bien que pour l'avenir, il est nécessaire de faire disparaître, ou tout au moins de diminuer l'inégalité énorme des deux états, et l'on n'y peut parvenir que par l'une de ces deux voies: ou de réduire considérablement la force de la Russie, ou d'augmenter d'autant celle de la Turquie. De ces deux moyens, c'est pour le moment le premier qu'on a préféré. Est-ce parce qu'on a cru le succès plus facile? Les conditions de cette réduction de forces, à laquelle on veut soumettre la Russie, sont contenues dans ce qu'on appelle les garanties de paix exigées par les dépêches de

M. Drouin de Lhuis et de lord Clarendon. Mais ces garanties, qui, d'un côté, sont beaucoup plus que la Russie ne consentira sans doute jamais à concéder, sans avoir été vaincue, nous paraissent de l'autre beaucoup moins qu'il n'en faut pour mettre la Turquie à l'abri de toute atteinte ou de toute influence exagérée. Quand la Crimée serait envahie, quand Sevastopol serait prise et la flotte russe détruite, comment la Turquie en serait-elle sauvée? La proportion des forces des deux voisines n'en serait pas tellement altérée, que leur position mutuelle s'en pût ressentir. Aussi longtems que la Russie peut mettre sur pied huit cent mille soldats des meilleurs de l'Europe, et qu'elle a des millions pour les payer, aussi longtems qu'elle est tout à côté de la Turquie, elle l'attirera dans son orbite et ne cessera de la menacer; qu'on lui ferme la porte de la mer, elle entrera par celle de terre; qu'on l'empêche d'aller en vingt quatre heures à Constantinople, elle ira en quatre jours aux Balkans. La Russie a évacué les provinces, qu'y a-t-on gagné? Pour peu qu'il lui convienne, elle y rentrera plus vite qu'elle n'en est sortie. En quoi même un traité, par lequel elle renoncerait au protectorat de ces pays, serait-il de quelque importance pour leur occupation? Elle les occuperait non parcequ'elle en aurait le droit, mais parcequ'elle en aurait le pouvoir. Depuis surtout que la Turquie lui a déclaré la guerre, il nous paraît assez difficile qu'on la somme d'exhiber son droit pour occuper une partie du territoire ennemi, mais apparemment ce droit est le même que celui par lequel les alliés occupent Bomarsund ou veulent occuper la Crimée. Que les Russes quittent les principautés, et renoncent à leur protection,

cela peut beaucoup importer à l'Autriche qui y fait entrer ses troupes, et qui désire prendre ces provinces sous sa propre protection, mais nous ne voyons pas comment cela peut beaucoup influer sur l'avenir de la Turquie. L'évacuation d'une partie quelconque d'un pays avec lequel on est en guerre n'est pas un acte politique; c'est tout simplement un choix volontaire ou forcé d'une nouvelle base d'opérations. Le changement de front que fait aujourd'hui la Russie, ne lui ferme pas pour toujours le chemin du retour; ce n'est qu'une force égale à la sienne qui le pourrait. Un traité même n'a de valeur que jusqu'au moment où la guerre vient le déchirer.

Mais supposons pour un moment que ces garanties soient suffisantes, ou que les puissances en imposent d'autres encore, qui réduisent la Russie à l'impuissance vis-à-vis de la Turquie. Croit-on que la Russie se laisse exécuter sans résistance, et a-t-on bien calculé quelle est sa force de résistance? Plutôt que de signer sa déchéance et sa honte, elle combattrait jusqu'à la dernière extrémité, et de cette manière, dans l'intention d'éviter la guerre, on se lancerait dans la guerre la plus gigantesque qui ait depuis long-tems épouvanté la terre, et dissons les liens même de la société; afin de consolider l'équilibre, on ébranlerait les fondemens mêmes de l'ordre établi, on affronterait un bouleversement général, où les intérêts les plus divers se trouveraient aux prises, où les ambitions les plus redoutables se heurteraient, où les passions long-tems endormies se reveilleraient en secouant tout frein. Une puissance comme la Russie est difficile à abattre et longue à mourir; elle ne succomberait probablement qu'en entraînant l'édifice européen dont elle étreint les piliers.

Et encore, peut-on être si entièrement sûr du dernier résultat d'un conflit si formidable en lui-même? Les intérêts des puissances qui prennent part à la grande croisade, sont-ils si solidairement alliés, si complètement identiques, qu'il n'y ait pas à craindre que dans le grand choc leur union ne se brise? Ne s'en trouvera-t-il pas qui penseront qu'on gagne peu à enlever des avantages à la Russie pour en gratifier l'Autriche? d'autres ne trouveront-ils pas peut-être qu'elles perdent en Allemagne tout juste ce que l'Autriche y gagne? Et cette puissance habile attendra-t-elle qu'on lui apprenne qu'à chercher l'ombre, on en est souvent pour la réalité? La France qui paraît toute désintéressée pour elle-même à l'issue du conflit, ne se demandera-t-elle pas pourquoi elle donnerait son meilleur sang pour faire les affaires des autres? et son désintéressement même ne pourra-t-il pas faire, à tort ou à raison, naître le soupçon que, si elle cède sans difficulté le cours du Danube à l'Autriche, c'est afin que l'Autriche lui cède le cours du Rhin, ce qui conviendrait peut-être peu à certains autres états allemands, et les disposerait à suivre une politique à part? Mille autres circonstances peuvent donner une tournure inattendue à cette guerre qui, avant de conduire à la paix, peut faire naître mille guerres, et dont Dieu seul peut fixer la fin et arrêter les ravages.

Mais si la tentative de ravalier la Russie au niveau de sa faible voisine pouvait avoir des résultats aussi funestes, est-il plus praticable, nous ne disons pas de relever la Turquie au niveau de la Russie, mais de lui prêter au moins assez de force de consistance pour faire cesser les pa-
niques aux quelles sa position ne cesse d'exposer l'Europe?

Nous le nions, si l'on insiste pour infuser la vie à ce corps décrépît, auquel on ne réussit tout au plus qu'à communiquer, par de moyens mécaniques, une apparence de mouvement. Mais nous l'affirmons de toute la force de notre conviction, si l'on s'adresse à l'élément sain et vivace des chrétiens de la Turquie, à qui leur religion, leur activité, leur intelligence, leur civilisation supérieure, leur constance dans les souffrances de la servitude, l'énergie avec laquelle ils ont su s'y soustraire, tout enfin garantit une régénération glorieuse. Nous savons bien que pour le quart d'heure les Turcs sont des héros, les Grecs des brigands ou des esclaves indignes de tout intérêt. L'Europe n'est-elle pas remplie d'admiration pour le courage des premiers à déclarer la guerre à la Russie, lorsque la France et l'Angleterre, les plus grandes puissances de la terre réunies, leur promettaient aide et soutien, pour leur activité à organiser leur armée, à fortifier leurs villes, pour leur bravoure à les défendre, lorsque c'est par des Européens que leur armée a été organisée, que leurs villes ont été fortifiées et défendues ? N'a-t-il pas été mille fois répété que les Turcs ne se sont jamais rencontrés avec les Russes sans les battre, tandis qu'en Asie, où seulement il y a eu de sérieuses rencontres, les Turcs n'ont jamais fait que fuir devant les Russes ? N'est-on pas enfin rempli d'admiration pour l'héroïsme qu'ont montré les Turcs en pénétrant en Valachie, lorsque les Russes l'avaient abandonnée ? Quant aux Grecs, de l'autre côté, n'est-il pas convenu que leur nouvelle insurrection n'était qu'une intrigue russe ? Lord Clarendon l'affirmait encore l'autre jour du haut de la tribune. Nous pourrions bien demander ce qui autorise à voir une intrigue russe dans l'élan plus que naturel d'un

peuple ne vivant que de l'espoir de reconquérir sa liberté, et qui saisit avec avidité l'instant où il voit ses tyrans combattus par un formidable ennemi ; où l'on aperçoit une intrigue russe dans un mouvement né après le moment où il eût été utile à la Russie, pour soutenir ses réclamations diplomatiques, et avant celui où la Russie pouvait venir à son aide, dans un mouvement enfin dénué de tous les secours que n'aurait pas manqué de lui prodiguer une grande puissance intéressée à son succès. Mais nous ne nous appliquons pas à réfuter les discours officiels, ni les articles de journaux écrits pour la circonstance. Nous comprenons les nécessités qui les dictent. Ce que nous espérons et ce qui importe, c'est qu'ils répondent peu aux véritables convictions de ceux qui ont le pouvoir de faire pencher la balance des destinées des peuples. Il n'y en a aucun, nous en sommes persuadés, qui croie au fond de sa conscience, à la régénération de la Turquie par les Turcs. S'il y en avait même, il est sûr, quoi qu'on en puisse dire, que les circonstances actuelles ont désillusionné les plus espérants, et que tous sentent qu'il faudra tôt ou tard s'adresser aux chrétiens. C'est pourquoi tous ceux qui désirent une prompt solution aux complications funestes qui prolongent la guerre, doivent profondément regretter qu'on persévère encore, bien qu'en connaissance de cause, dans une fausse voie, dont il faudra bien cependant s'éloigner à la longue, car elle ne mène qu'au gouffre, et elle y mène vite. La pente de l'erreur est rapide. Qu'on voie plutôt. Il y a vingt cinq ans, l'Europe s'exaltait à l'idée que la patrie de Platon et de Thrasybule allait briser ses chaînes, que les exploits de Miaoulis et de Bozzaris allaient être couronnés par al

liberté. Le philhellénisme était un hommage payé par la valeur, à l'humanité et à la civilisation. L'affranchissement des grecs était le premier pas pour la régénération de l'Orient. Mais les tems et les idées ont changé. Il y a un an, il a fallu défendre la Turquie contre les empiètemens réels ou supposés de la Russie, et l'intégrité de la Turquie fut consacrée en dogme. L'intégrité du territoire fut bientôt exagérée en inviolabilité du gouvernement ture; mais à la condition expresse que les chrétiens seraient soustraits à la barbarie de leurs oppresseurs par la protection de toutes les puissances, garantie par un article de traité. Mais un traité pareil étant attentatoire à la dignité et à l'indépendance d'un allié, dont au contraire on tenait à grandir la puissance, de pente en pente, et d'exagérations en exagérations du système dans lequel on s'est embarqué, on en est arrivé là que le ministre de la Grande-Bretagne déclarait dernièrement à la chambre des Lords, qu'on laisserait entièrement à l'initiative du Sultan de prendre les mesures que dans l'exercice de sa pleine indépendance il jugerait nécessaires, pour l'amélioration du sort des chrétiens. Or les chrétiens ont eu pendant quatre siècles l'expérience de cette initiative, dont les fruits ont été leurs fréquentes insurrections et leur attachement à tous ceux qui leur laissaient concevoir quelque espoir d'affranchissement. Le Sultan actuel peut être humain et bon; en sera-t-il de même des ses successeurs? en est-il de même de ses pachas et de ses agents, en est-il de même de la nation turque, dont chaque individu est un oppresseur qui échappe à tout contrôle? Peut-on sérieusement espérer d'asseoir les bases d'un état puissant et prospère sur les relations qui existent entre les Turcs et les Grecs, en-

tre des maîtres barbares et voués à tous les préjugés de fanatisme et de race, mais en même tems indolents et inertes, et entre des esclaves fiers de leur nom et de leur origine, sentant leur mérite supérieur et suçant l'amour de la liberté avec le lait maternel? Qu'on se détrompe: soutenir et renforcer les Turcs, pour les opposer à la Russie, et leur sacrifier les chrétiens, c'est céder à la Russie toute influence sur ces derniers, c'est se ménager l'appui d'un cadavre, et livrer à sa rivale, l'héritier plein de jours.

Pense-t-on donc que l'équilibre européen n'est pas à chercher dans l'affaiblissement de la Russie, ou qu'il ne serait à trouver qu'à travers les horreurs et les dangers d'une guerre, mais bien dans l'organisation de l'Orient, qu'on renonce à la race Ottomane, qu'on fonde son espoir sur les chrétiens, si l'on ne veut atteindre un but diamétralement opposé à celui qu'on cherche, si l'on ne veut voir la Russie, quoiqu'on fasse, maîtresse absolue de tout ce qui, en Orient, constitue les élémens d'avenir.

A.

M. RENIÉRI.